DR/SP

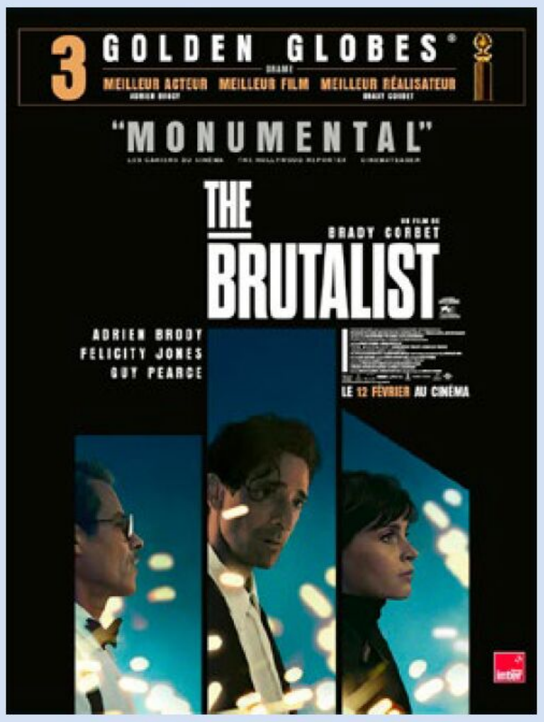
Reconstructions Tout en s'efforçant de poursuivre son métier d'architecte, László Tót tente de refaire sa vie et sauver son couple au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Une entreprise difficile que raconte ce long-métrage aux, déjà, trois Golden Globes.

Un dur rêve américain

Pressenti comme l'un des favoris des Oscars, le film *The Brutalist* s'attache au destin d'un architecte juif hongrois qui émigre aux États-Unis après avoir été déporté. Trois heures trente de virtuosité !

Ne cherchez pas de trace de l'architecte László Tót. Le personnage est imaginaire, même si le réalisateur, Brady Corbet, l'a nourri de ce qu'ont pu vivre des figures du mouvement brutaliste, à l'instar de Marcel Breuer, également né en Hongrie, membre du Bauhaus, et immigré aux États-Unis en 1937 (soit dix ans avant notre protagoniste). La réussite de son long métrage, salué par le Golden Globe du meilleur film dramatique, confirme que l'estampille «inspiré d'une histoire vraie» n'est pas un passage obligé de la fresque historique. Corbet frappe fort dès sa scène d'ouverture, une bousculade oppressante qui chahute le «héros» (Adrien Brody) et joue de notre confusion. Où sommes-nous? À quelle époque? La bande-son ose l'inconfort, et martèle que la musique occupera un rôle à part entière, en écho au chaos intérieur de László. Nous voilà pris à la gorge, jusqu'à ce qu'il aperçoive la Statue de la Liberté.

Reconnu comme un brillant artiste à Budapest, le Juif hongrois a vu ses plans bouleversés par la guerre. Rescapé de la déportation, il arrive aux États-Unis en ignorant si sa femme, Erzsébet, a survécu. L'euphorie née en apercevant l'œuvre de Bartholdi – montrée tête en bas, tout un symbole… –



n'est que de courte durée. Contraint d'accepter l'hospitalité d'un cousin, le maître est accueilli, reconnaissant mais redevable, comme on ne cessera de le lui faire sentir, sur un continent régi par de nouvelles règles, où son ancien statut n'a plus guère de poids.

Le sentiment de ne jamais être à sa place

À travers ce déclassé en lutte pour sa survie et contre ses fantômes, ce sont les affres de la condition d'immigré et le leurre du rêve américain que scrute la caméra. On veut pourtant y croire, lorsqu'un riche industriel repère László et lui commande un vaste complexe dans sa propriété de Pennsylvanie. Bâtir l'édifice; reconstruire sa carrière et son couple éprouvé par les drames… seule l'injection d'héroïne permet à l'architecte d'affronter un quotidien où il se heurte au sentiment de ne jamais être à sa place. Obstiné, passionné, il demeure un étranger pour les Américains, un «cireur de chaussures» aux yeux des nantis qu'il côtoie, un juif pour les chrétiens… et se voit perçu comme un traître envers sa communauté, quand la nièce d'Erzsébet lui annonce qu'elle ressent le «devoir» de s'installer en Israël…

La vie d'avant n'est livrée que par bribes. Les temps heureux remontent à la surface par le biais d'une photo de mariage, de coupures de presse qui racontent la gloire, d'une phrase amicale rappelant à László son goût pour la fête. La déportation, jamais montrée, se devine aux terreurs nocturnes, à la douleur qui torture le corps d'Erzsébet. Comme le brutalisme refusait l'ornement, le film écarte le pathos et offre à Adrien Brody, oscarisé et césarisé en 2003 pour *Le Pianiste*, une autre composition qui fera date.

Pourrait-on dire tout le bien que nous inspire ce choc, sans mentionner sa subtile exploration de la relation artiste-mécène? Sûr de son talent, László n'a d'autre choix que de se soumettre au bon vouloir d'un protecteur et bourreau, dont la noirceur la plus vile restera à jamais gravée dans les carrières de marbre de Carrare. Contre toute attente, l'épilogue choisit l'espoir, comme l'architecte a laissé filtrer la lumière, dans un bâtiment métaphorisant ses souvenirs les plus tragiques. Après ces trois heures trente et une mémorable démonstration de la façon dont l'art peut sublimer le traumatisme, une seule hâte: revoir le film pour examiner toute la subtilité de son veinage. H

STÉPHANIE GATIGNOL

The Brutalist, de Brady Corbet, avec Adrien Brody, Felicity Jones, Guy Pearce… (215 min).

Prague, le printemps sur fréquence libre

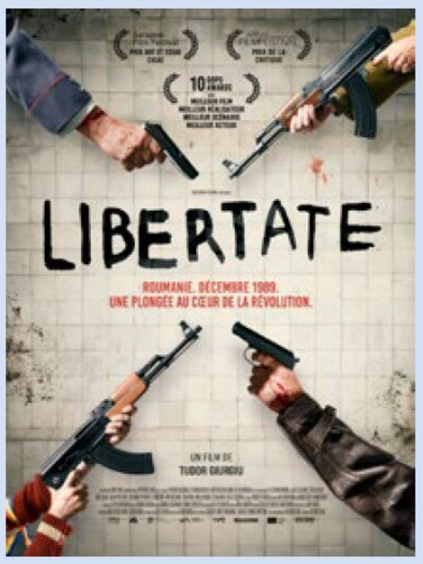
ARCHIV DAWSON FILMS/ARP/SP

S'inspirant de faits réels, ce drame historique haletant relate le destin de journalistes qui, en 1968, malgré la censure d'État et le harcèlement de la police secrète, luttent pour la liberté d'expression grâce à la radio, alors que les troupes du pacte de Varsovie sont aux portes de la capitale tchèque. Les biographies des journalistes Věra Šťovíčková et Jan Petránek ont permis au réalisateur d'évoquer le Printemps de Prague sous une forme originale en montrant l'héroïsme de citoyens ordinaires et les défis moraux auxquels ils ont été confrontés. H YETTY HAGENDORF

Radio Prague, les ondes de la révolte de Jiří Mádl, avec Vojtech Vodochodský, Tatiana Pauhofová… (116 min). Sortie le 19 mars.

Roumanie, une révolution meurtrière

Le réalisateur Tudor Giurgiu nous offre ici une plongée vertigineuse dans la révolution roumaine de décembre 1989, en révélant les événements méconnus survenus à Sibiu, en Transylvanie. Inspiré de faits réels, le film met en scène l'arrestation musclée et la détention illégale de centaines de miliciens présumés fidèles au régime de Ceaușescu dans le bassin vide d'une piscine désaffectée. Alors que règnent le chaos et la confusion entre l'armée, la police, la Securitate et les civils, les 552 hommes pris au piège, considérés comme terroristes, vont vivre des journées interminables de peur et de privation. Certains s'invectivent ou se soutiennent, d'autres sont secoués par des dilemmes moraux ou des basculements soudains d'allégeance. Récompensé par dix Gopo Awards 2024, (les César en Roumanie), sur 14 nominations, *Libertate* parvient à capturer, avec l'intensité d'un thriller, la complexité de cet épisode historique, sans manichéisme et en insistant sur la violence qui a marqué la chute du communisme en Roumanie. H **Y. H.**



DR/SP

Libertate, de Tudor Giurgiu, avec Alex Calangiu, Catalin Herlo, Ionut Caras (109 min). Sortie le 19 mars.

Cinéma

La jeunesse résistante sous le joug hitlérien

BETA CINEMA/SP

À Berlin, durant la Seconde Guerre mondiale, Hilde tombe amoureuse de Hans. Elle rejoint, à ses côtés, un groupe de jeunes gens devenus des résistants au sein du réseau l'Orchestre rouge, en lutte contre les nazis. Avec ses camarades, Hilde écoute Radio Moscou, colle des affiches, distribue des tracts, transmet aux familles les messages des prisonniers de guerre allemands en Union soviétique. Arrêtée en 1942, enceinte, elle accouche derrière les barreaux et rédige, pendant sa détention, des lettres à son enfant pour lui expliquer son combat pour la liberté. En racontant le véritable destin de Hilde Coppi (1909-1943), son courage et sa force intérieure, le cinéma allemand parvient, une fois de plus avec brio, à tirer les leçons du passé. L'approche réaliste met en lumière le courage de ces jeunes Allemands prêts à mourir pour leurs idéaux. En filmant ces adultes en devenir qui, le temps d'un été, découvrent l'amour et la douceur de vivre avant la prison, le réalisateur offre aux spectateurs une parenthèse d'humanité au cœur des ténèbres du IIIe Reich. H Y. H.

Berlin, été 42, d'Andreas Dresen, avec Liv Lisa Fries, Johannes Hegemann, Alexander Scheer, Lisa Wagner, Emma Bading… (124 min). Sortie le 12 mars.

Télévision

La voix d'Anne Frank

Les nazis ont assassiné Anne Frank en 1945 à Bergen-Belsen, mais ils n'ont pas fait taire sa voix. Elle s'élève ici, puissante, via les mots de son *Journal*, lu par la sociétaire de la Comédie-Française Suliane Brahim – et ce choix de l'oralité décuple l'émotion qui se dégage du texte. Autre trouvaille pour toucher les moins de 20 ans : inviter, dans la narration, cinq jeunes filles d'aujourd'hui. L'une visite l'Annexe, où la famille Frank dut se cacher à Amsterdam durant 761 jours. Une autre se chicane avec sa mère, comme Anne le faisait avec la sienne. Une troisième sourit en lisant ce que l'espiègle diariste pensait des garçons : les collèges du XXIe siècle pourraient résonner des mêmes mots ! Cette passerelle passé-présent renforce l'écho du récit, contextualisé grâce à des images d'archives. Anne est à la fois la victime des nazis et le visage de tous les conflits, de toutes les adolescences bafouées, bien au-delà de la Seconde Guerre mondiale. Nous pensions bien la connaître ; cette nouvelle rencontre, enrichie de photos inédites, nous la rend plus proche encore. H S. G.

FTV ARCHIVES/ANNE FRANCK-FONDS BASEL/SP

Anne Frank, journal d'une adolescente d'Alexandre Moix (90 min). Diffusion début mars, sur France 2 en prime time.

RADIO CLASSIQUE

Le mois prochain, pour célébrer le printemps, Radio Classique vous propose de venir partager l'excellence du festival de Pâques d'Aix-en-Provence.

Une fois encore, du 11 au 27 avril, seront cette année à l'honneur, dans la cité des mélomanes, les grands noms de l'histoire de la musique – notamment Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Dvorak, Chostakovitch et Ravel.

Si vous ne pouvez pas vous rendre pour cette occasion à Aix-en-Provence, retrouvez sur Radio Classique des émissions spéciales avec Jean-Michel Dhuez et la retransmission en direct, avec Laure Mézan, de six concerts donnés au Grand Théâtre de Provence :

11 avril à 20 h 30 avec Martha Argerich, Renaud Capuçon et l'orchestre national du Capitole de Toulouse
13 avril avec Bertrand Chamayou
15 avril avec Lea Desandre et l'ensemble Jupiter
18 avril avec l'ensemble Les Ambassadeurs – La Grande Écurie
25 avril avec Gautier Capuçon et l'orchestre du Festival Pablo Casals
27 avril à 17 heures avec Renaud Capuçon et l'orchestre philharmonique du Luxembourg.